

Henri Rousseau

On a beaucoup parlé de la "naïveté" de Rousseau. Si l'on veut désigner par là son ignorance de tout l'appareil extérieur du monde et des belles choses artificielles, ce terme est admissible. Pris dans tout autre sens, le mot serait inexact (...) Dans ces tableaux où la stylisation vigoureuse rappelle les primitifs italiens, il est le précurseur de ce qui s'annonce en peinture de nos jours (en 1911). Là son nom devient un programme. Lasse de l'étude naturaliste on revient au "tableau". On ne veut plus reproduire à l'aide de toutes sortes de couleurs un morceau de réalité, mais on veut, avec des lignes pleines de caractère construire quelque chose qui suggère une plus forte représentation des objets. Quand on écrira un jour l'histoire de l'art de cette époque, on mettra à la première page le nom d'Henri Rousseau.

Quant à nous, nous aimons Rousseau, non parce que son œuvre tient une place légitime dans l'histoire du développement de la peinture, mais parce que nous voyons que le génie français, ainsi que naguère en Verlaine, a manifesté en ses plus belles qualités l'ingénuité, la sincérité et le tempérament ; et ce génie s'est révélé en lui dans la forme sous laquelle il est le plus vigoureux, à savoir dans la peinture.

Nous l'aimons ensuite parce que nous voyons en lui un beau type d'homme différent du nôtre. Plus ou moins disjoints en fonctions qui n'ont rien à faire l'une avec l'autre, dominés par un intellect qui tyrannise tous les autres éléments de l'âme, nous sommes gênés, pleins de contradictions, incapables d'actions simples et qui aient de l'unité. En Rousseau s'offre à nous l'idéal de l'homme qui ignore les conflits de l'intelligence et de la volonté, dont les actes, au lieu d'arriver à la lumière de la réalisation, lassés déjà d'un long voyage aux multiples étapes, se détachent avec aisance et avec sûreté de l'être nu et homogène qui les produit.

Séraphine de Senlis

Séraphine sait exactement ce qu'elle veut et il est des objets auxquels elle ne touche point (...) Elle se procure ses couleurs elle-même et y mêle de la laque. Le mystère de cette composition reste un secret qu'elle ne confie à personne. Comme elle n'aime pas être surprise à peindre, l'accès de son logement est rendu difficile par un système compliqué de serrures et de chaînes de sûreté (...)

Sur ces toiles sont magistralement réalisées des expériences techniques qui semblent vraiment supposer une tradition de métier de plusieurs siècles. Tout le reste également est merveille, ne serait-ce que le fait que cette petite femme chétive, avancée en âge, dans l'étroite chambrette où elle demeure, dort et fait la cuisine, arrive à manier, sans aide étrangère, ces énormes et lourdes toiles, bien plus pesantes encore quand elles sont recouvertes de peinture.

Bien plus singulier encore est le fait que cette femme qui n'a rien vu ni rien vécu, n'a jamais été à Paris et n'a pour ainsi dire pas d'histoire – elle est née en 1864 au village d'Arsy où elle menait paître le bétail de sa parenté, puis est venue à Senlis pour être femme de ménage, - une histoire qui tient en quelques mots dans une parenthèse, est soudain capable de construire autour d'elle un monde immense et complexe, dans la représentation duquel la composition, le dessin, les couleurs, sont du premier coup achevés, comme s'ils procédaient de très loin, comme des fruits lentement mûris, d'une grande tradition.